

amm

Bulletin bimensuel
d'information sur
l'Amérique centrale
23 juillet 1993

D'UN POINT DE VUE MORAL, C'ETAIT JUSTE

Managua, juillet - Anastasio Somoza s'était réveillé de bonne humeur ce 17 septembre 1980. Il avait parcouru en souriant les couloirs de sa résidence, avenue Francisco Franco, à Asuncion, au Paraguay. A deux pas de chez lui, le nouveau vendeur de journaux du kiosque servait ses clients en jetant des coups d'oeil furtifs en direction de l'avenue comme s'il attendait quelqu'un. Il était arrivé peu avant du nord de l'Argentine pour travailler car chez lui, à Santa Fé, la situation était difficile, disait-il.

Somoza, surnommé la Bête par ses ennemis et Tachito par ses amis, était le cadet du fondateur de la dynastie au pouvoir durant 45 ans au Nicaragua. Il avait fait ses classes à l'Ecole militaire de West Point, aux Etats-Unis. En 1956, lorsque son père fut exécuté par le poète Rigoberto Lopez, Somoza était colonel de la garde nationale et, en tant que tel, responsable de la répression et de la torture des prisonniers à laquelle, à l'occasion, il participait personnellement. En 1963, à la mort de Luis, son frère aîné, il prit la tête du pays. Jusqu'en 1979, il fut responsable de l'assassinat de milliers de Nicaraguayens. Dans les derniers temps de la dictature, il déclencha une répression sauvage en particulier contre la jeunesse. Il était l'un des principaux propriétaires des richesses du pays. Le 17 juillet 79, alors que les colonnes du FSLN marchaient sur Managua, le dictateur paraguayen Stroessner lui avait offert asile après que le gouvernement des Etats-Unis s'y soit refusé par téléphone. Arrivé au Paraguay, Somoza s'y était

rapidement introduit dans les milieux d'affaires. Le chef du commando qui planifia son exécution s'est expliqué: "Somoza était responsable de crimes contre le peuple nicaraguayen, avant et après la révolution. Les activités contre-révolutionnaires commençaient à faire des morts et, d'un point de vue moral, il était juste d'empêcher cela".

Donc, tout semblait aller bien pour le dictateur ce matin-là. Il se préparait tranquillement à se rendre à son rendez-vous d'affaires avec un banquier paraguayen à 10h30. Le jour suivant, il devait s'absenter pour un mois afin de surveiller personnellement les travaux d'aménagement de l'immense plantation de coton de 8 000 hectares qu'il avait achetée au nord du Paraguay. Il venait de s'installer à l'arrière de sa Mercedes blanche aux côtés de son conseiller, Joseph Beittiner. La voiture démarra, suivie de près par la Ford des gardes du corps que Stroessner avait mis

SOMMAIRE

D'un point de vue moral,
c'était juste

Ma vengeance à moi

La nouvelle société vient,
et elle vient vite

La valeur que j'estime le
plus, c'est la solidarité

Célébration de la naissance
incessante

Allons, patrie, mettons-
nous en chemin

Un printemps sans sacre

C'est avec cette merde
que nous devons faire
le bonhomme

Un impatient qui annonce
d'autres temps

En bref

Lettre aux lecteurs

40P 11481

gracieusement à sa disposition. Les voitures roulaient lentement pendant que Somoza lisait le journal local. Les déboires du président Carter, "*ce traître*" comme il l'appelait, le firent sourire. Le vendeur de journaux du kiosque, Oswaldo, guettait la Mercedes blanche. Il se mit debout avec naturel lorsqu'il l'aperçut. "*J'étais surpris car d'habitude Somoza était assis à l'avant. Je ne savais pas si c'était bien lui qui était derrière*", dira plus tard Oswaldo. Mais à quelques mètres du kiosque, Somoza fit un geste qui lui coûta la vie. Il baissa son journal pour jeter un coup d'œil autour de lui. Cinq secondes plus tard, le talkie walkie qu'Oswaldo dissimulait sous ses vêtements transmettait le signal convenu: "*Blanc! Blanc! Blanc*"

Quelques mois auparavant, trois hommes buvaient un verre dans un bar de Managua en commentant la situation du pays. Au Honduras, la garde somoziste était en train de se regrouper, d'établir des camps à la frontière du Nicaragua et d'organiser les premières incursions armées en territoire nicaraguayen. "*Ce serait une honte de laisser Somoza mourir dans son lit*", affirma l'un des trois hommes, Armando. "*Il faudrait le faire disparaître une bonne fois de la surface de la terre*", répondit un autre, Santiago. "*Et pourquoi est-ce qu'on ne s'en charge pas nous-mêmes?*", proposa le troisième, Ramon.

Ces trois hommes étaient Argentins, guérilleros de l'Armée révolutionnaire du peuple (ERP). Santiago était l'un des meilleurs cadres de cette organisation argentine. Responsable du contact avec le FSLN, il avait été dans les années 70 l'un des instructeurs militaires du Front Sud. Julia, également membre de l'ERP et du futur commando chargé d'exécuter Somoza, se rappelle surtout de lui comme d'un "*homme pur*". Armando, un petit gros jovial obsédé par la nourriture et en particulier les *empanadas*, était connu pour son sens de l'humour dont n'était venu à bout ni les années de prison en Argentine ni la torture. Ses amis se rappellent son slogan "*Patrie libre ou blessures légères*", paraphrasant le "*Patrie libre ou mourir*" des sandinistes. Après son départ d'Argentine, il s'était intégré au FSLN pour combattre la dictature. Susana, autre membre du groupe, le décrit comme le gai luron du commando: "*Il aimait manger, danser, faire la fête. Il était terriblement émotif, pleurait facilement, sans complexe. C'était le plus libre de nous tous*". Ramon, le chef du commando, avait "*un air de voyageur de commerce*", selon ses camarades. Personne ne pouvait, en le voyant, imaginer l'épaisseur de son dossier dans les archives des services secrets de l'armée argentine.

Une fois l'action programmée, un groupe avait commencé à s'entraîner en Colombie dès janvier 80. Ramon était chargé de la théorie et des méthodes de travail. Ana était spécialisée dans la falsification des documents et les formalités migratoires. Santiago était responsable de la préparation des explosifs. Plus tard, Susana et Francisco, un autre militant de l'ERP, furent envoyés en mission d'exploration au Paraguay. Oswaldo fut appelé en dernier pour compléter le groupe qui devait

constituer le commando. Tous reçurent une préparation en matière de communications clandestines et de déguisement.

Un mois avant l'exécution, une élégante blonde avait loué une luxueuse résidence à quelques centaines de mètres de la demeure de Somoza. C'était Julia qui avait convaincu les propriétaires de la maison en prétendant que la location était destinée à abriter le chanteur Julio Iglesias au cours d'un séjour qu'il devait faire au Paraguay. Cette résidence se trouvait sur le parcours emprunté par Somoza dans ses déplacements en voiture. Selon Julia, l'un des principaux problèmes rencontrés au cours de la préparation de l'attentat fut le manque de régularité du dictateur dans ses mouvements. Il n'avait pas d'habitudes et disparaissait parfois pendant plusieurs jours. A partir de juin 1980, sept personnes avaient été chargées de surveiller ses allées et venues sous la direction de Susana et Francisco, qui constituèrent une véritable banque de données. Après avoir trouvé la maison, il avait fallu chercher un travail à Oswaldo à proximité de chez Somoza, de façon à ce qu'il puisse avertir de son passage et déclencher l'opération.

Une fois ces problèmes réglés, le commando s'était installé dans la résidence louée par Julia et l'attente du moment propice avait commencé, dans une tension constante. Santiago se tenait en permanence près de la porte de la maison, la mitrailleuse et le bazooka prêts. Armando allumait toutes les heures le moteur de la camionnette qui devait bloquer le passage du véhicule de Somoza. Sur le siège avant, un fusil FAL, un pistolet et une mitrailleuse. "*On allait aux toilettes le moins souvent possible pour ne pas devoir lancer l'opération le pantalon en bas des jambes*", plaisanta plus tard Armando. Le jour de l'attentat, il venait d'acheter un gros morceau de jambon et Ramon avait eu une intuition: "*Celui-là, on n'aura pas le temps de le manger*". Quelques heures plus tard, la police paraguayenne l'avait retrouvé, intact, dans la cuisine. Ramon passait son temps à guetter, attendant le signal convenu, la couleur de la voiture de Somoza crieée trois fois dans le talkie walkie par Oswaldo depuis son kiosque à journaux.

"*Blanc! Blanc! Blanc!*" Il était 10h05. Selon les calculs, la Mercedes serait là dans 25 secondes. Les trois hommes se mirent en mouvement automatiquement. Armando bondit jusqu'à la camionnette et la déplaça pour bloquer la rue. Ramon sortit dans le jardin. "*Avec l'entraînement, nous étions parvenus à nous mettre en position en 13 secondes à partir du signal*", dit-il plus tard. Selon leur plan, Santiago devait tirer le premier au bazooka pour le cas où le véhicule de Somoza serait blindé. Mais son premier tir rata. Armando entendit un bruit derrière lui. Il se retourna et vit Santiago lutter contre son bazooka et changer le projectile défectueux en deux secondes. Mais ce n'était déjà plus la peine. La Mercedes blanche dérivait, son chauffeur était mort et ses passagers également, atteints par les balles de Ramon. L'escorte de Somoza entra en action et essuya le tir du lance-roquette de Santiago.

Deux minutes après le début de l'opération, le commando s'enfuyait par une rue adjacente dans la camionnette qu'il abandonnerait immédiatement pour un autre véhicule "emprunté" à son propriétaire. Les membres du commando se dirigèrent ensuite en ordre dispersé vers les destinations prévues. Mais ils n'avaient pas imaginé que le ministre de l'intérieur ferait rapidement fermer toutes les frontières et déclencherait la plus brutale chasse l'homme de l'histoire du Paraguay. Santiago et Oswaldo se séparèrent à Ita Enramada, d'où partent les bateaux pour l'Argentine. Mais Santiago fut fait prisonnier et abattu par la police paraguayenne dans la maison de sécurité où il se réfugia le lendemain. Oswaldo s'échappa par bateau à 11h, le jour même, vers l'Argentine. Susana et Armando voyagèrent par voie de terre en direction de l'Argentine mais durent se cacher dans une maison amie jusqu'à la réouverture des frontières. Julia et Ramon se cachèrent également dans une maison de sécurité avant de quitter le pays par voie de terre vers le Brésil. Le commando se retrouva un peu plus tard, sans Santiago, en Espagne.

Oswaldo et Julia vivent actuellement dans des pays d'Amérique latine. Susana est morte en 1987 en combattant sur le continent. Armando est mort à la fin des années 80. -(ANN/Barricada)

MA VENGEANCE A MOI

Tomas Borge*

Ma vengeance à moi sera que tes enfants
aient droit à l'école et aux fleurs.
Ma vengeance à moi sera de t'offrir
ce chant qui a fleuri sans peur.
Ma vengeance à moi sera de te montrer
la bonté dans les yeux de mon peuple,
toujours implacable dans le combat
mais ferme et généreux dans la victoire.
Ma vengeance à moi sera de te dire bonjour
dans une rue sans mendiants,
lorsqu'au lieu de te jeter en prison
je te proposerai de chasser la tristesse de tes yeux.
Quand tu ne pourras même plus lever ton regard
toi qui fut l'exécuteur de la torture,
ma vengeance à moi sera de te tendre ces mains
qu'un jour tu as maltraitées
mais sans parvenir à les priver de leur tendresse,
car c'est le peuple qui t'a le plus haï
quand le chant était langage de violence
mais il sent aujourd'hui sous la peau
battre son coeur rouge et noir.

*Poème dédié par Tomas Borge au militaire qui le tortura durant son emprisonnement. Ce poème a été mis en musique par Carlos Mejia Godoy.

LA SOCIETE NOUVELLE VIENT, ET ELLE VIENT VITE

"Dans ses homélies, il ne donnait aucune information qui n'ait été soigneusement vérifiée. Il était de ceux qui réclament des preuves dignes de confiance. Il cherchait toujours des détails précis avant de lancer ses dénonciations. Mais Monseigneur mesurait la véracité des faits à son aune. Un curé arrivait, ou un séminariste, une religieuse, n'importe qui de l'Eglise pour lui dire:

-Monseigneur, à Aguilares, ils ont pris cinq personnes d'une même famille, elles ont disparu et nous pensons qu'ils les ont emmenées à...

-Et comment tu le sais? Tu l'as vu? Tu étais là?

Si l'autre lui répondait que non, qu'un tel le lui avait raconté:

-Passe cette information au Secours juridique pour qu'ils aillent la vérifier.

Mais si une vieille arrivait en pleurant:

-Monseigneur, ils m'ont tué ma fille, ils sont arrivés en pleine nuit et ils me l'ont abandonnée dans la campagne, tuée à coups de machette, ils l'accusaient d'être communiste...

Alors il notait immédiatement le nom, le lieu, les faits pour dénoncer le cas. Les pleurs de la femme lui suffisaient comme preuve". (Juan Bosco Palacios)

"Personne ne peut violer le droit de s'organiser. Lorsque les revendications des organisations sont justes, elles doivent être entendues. S'organiser est non seulement un droit mais, à certains moments comme aujourd'hui, c'est également un devoir. Car les revendications sociales et politiques n'émanent pas de personnes isolées mais de la force d'un peuple qui réclame dans l'unité ses justes droits. Le péché n'est pas de s'organiser. Le péché, pour un chrétien, est de perdre la perspective de Dieu". (Homélie du 16 septembre 1979).

"Un flot ininterrompu de gens venait dénoncer les atrocités commises par le gouvernement pour que nous passions l'information à la radio de l'archevêché.

-Mon fils, un escadron me l'a emmené de la maison depuis trois jours.

-Mon petit-fils a été retrouvé dans un dépôt d'ordures, criblé de balles, avec les pouces attachés, comme ils ont l'habitude de le faire...

-Dites-moi son nom et la date de sa disparition.

Je sortais de ces entrevues décomposée. On se sentait impuissant, l'unique manière de se défouler était de rendre compte de ces cruautés dans nos émissions. Nous nous réunissions avec Monseigneur Romero pour faire l'évaluation du bulletin d'information et des commentaires, les programmes les plus écoutés et sur lesquels pesaient les plus fortes pressions. Le colonel Lopez Nuila était alors au secrétariat de l'information, au gouvernement. Il nous inondait de lettres en nous menaçant de fermeture.

-Soyez modérés, baissez le ton des dénonciations, dites la même chose mais d'une autre façon pour que nous puissions continuer, nous demandait Mgr Romero. A moi, il me reprochait sans arrêt:

-Vous, avec votre petit ton tout doux, vous cognez à tour de bras! Nous en mettions plein la tête aux militaires et à la droite, je ne pouvais pas le nier.

-Ne croyez pas que parce que vous dites les choses sur ce ton doux, le coup ne leur arrive pas. Et cela a des conséquences. Soyez plus modérée.

Il nous demandait sans cesse de la modération. Et puis après, on l'entendait parler à la cathédrale et c'était lui qui leur en mettait plein la tête!" (Margarita Herrera)

"Il n'avait pas sa langue dans sa poche. J'ai participé à de nombreuses conférences de presse au cours desquelles Mgr Romero se livrait aux journalistes. Certaines de ses réflexions me sont restées:

-Pour que le peuple salvadorien soit vraiment au courant de ce qui se passe, donnez au moins toujours l'opinion des deux bords. Il nous le répétait pour nous appeler à faire du journalisme objectif.

-Je vous demande de dire la vérité, même si je comprends que parfois vous ne le fassiez pas. Qui va servir gratuitement la vérité si le mensonge est si bien payé?

Entendre des choses comme ça, ça crève l'âme. Dans la profession, nous l'avons toujours considéré comme quelqu'un de très sûr. Il ne considérait aucune question comme indiscret, il avait toujours une réponse prête. Sa réputation était mondiale et chaque dimanche une foule de journalistes arrivait, des collègues espagnols, français, gringos, hollandais. C'était important, au milieu d'une telle répression. Avec ses homélies, il nous donnait des armes pour faire face aux militaires. Si l'un de ceux-ci se risquait à donner une conférence de presse, on pouvait lui lancer:

-L'archevêque Mgr Romero a dénoncé ceci ou cela dans son homélie. Qu'avez-vous à répondre? Et il était le dos au mur, sans voix. Mgr Romero? Il a été la meilleure source d'information dans le pays pendant toutes ces années et si un titre lui va bien c'est celui de "journaliste des pauvres". (Armando Contreras)

"Lorsque Marie chante dans son Magnificat que Dieu libère les humbles, les pauvres, il y a une dimension politique. Elle dit: "Dieu laissera les riches sans rien et comblera les pauvres de biens". Elle prononce des paroles que l'on dirait aujourd'hui insurrectionnelles. "Renversez de leur trône les puissants s'ils empêchent le peuple d'être tranquille!" C'est cela la dimension politique de notre foi: Marie l'a vécue, Jésus l'a vécue, lui qui était un authentique patriote d'un peuple sous domination étrangère et qu'il rêvait sans aucun doute libre". (Homélie du 17 février 1980).

"Venez! L'homélie commence!" J'étais clandestin, chef des milices du Front central. Chaque dimanche, dans les groupes des Forces populaires de libération (FPL), nous écoutions ensemble les homélies de Mgr Romero. Cela faisait partie de notre éducation politique. Ce n'était pas obligatoire mais personne ne les manquait. Je me rappelle comment on était tous suspendus à ce que le "vieux" disait. Parfois même on l'applaudissait, cachés dans une maison de sécurité, en faisant attention à ne pas

faire de bruit. Lorsqu'il terminait, on commentait l'homélie. Les camarades paysans lui vouaient une véritable vénération. En 79, en tant que FPL, nous avions établi le contact avec Mgr Romero et les camarades le rencontraient pour discuter avec lui. C'était des réunions très compartimentées et il n'y avait pas plus de quinze dirigeants à être au courant. Une de ces discussions reste pour nous inoubliable. Milton nous l'avait racontée: "On parlait avec Monseigneur de la possibilité d'une guerre. On lui disait qu'au train où allaient les choses, cela ne pouvait pas manquer d'arriver". Au Salvador, l'affrontement militaire n'était pas encore très fort. Il y avait une lutte de masse mais selon notre conception stratégique, le processus de guerre était en marche. A ce moment-là, personne ne savait sur quelle force militaire nous comptions. Cette information était super compartimentée. "On expliquait à Monseigneur qu'on était en train d'organiser l'armée du peuple parce que tôt ou tard nous allions déboucher sur un affrontement armé, non pas par goût mais parce qu'on ne nous laissait pas d'autre issue". On comptait également sur une insurrection populaire. Milton avait parlé de tout cela avec Mgr Romero. Il avait tout écouté avec la plus grande attention et avait tiré ses conclusions. "Bon, avait-il répondu à Milton, lorsque cette insurrection viendra, je ne veux pas être à l'écart ni loin du peuple, je ne veux pas non plus être de l'autre côté. Lorsque cette heure viendra, je voudrais être aux côtés du peuple. C'est sûr, je ne prendrai jamais un fusil parce que dans ce domaine, je ne suis bon à rien. Mais si je peux soigner les blessés, assister les mourants, ramasser les cadavres... En tout cela, je peux aider, n'est-ce pas?"

"Alors, qu'est-ce que vous pensez des progrès qu'a fait le vieux?" nous demanda Milton. Nous étions sans voix. (Antonio Cardenal)

"La droite signifie strictement injustice sociale. Il n'est jamais juste d'être sur une position de droite. Et la gauche? J'appelle les forces de gauche forces du peuple. C'est l'organisation du peuple et ce sont les revendications du peuple. Les chemins qu'empruntent les peuples sont divers. On ne peut dire qu'il y ait un schéma tout fait pour passer du capitalisme au socialisme. On peut appeler le résultat socialisme, ce n'est qu'une question de nom. Ce que nous cherchons, c'est la justice sociale, une société plus fraternelle, le partage des biens". (Entrevue avec le Diario de Caracas, 19 mars 1980).

"Je demande à la démocratie chrétienne d'analyser non seulement ses intentions, qui peuvent être les meilleures, mais aussi les conséquences réelles de sa présence au gouvernement. Cette présence dissimule, surtout aux yeux de l'opinion internationale, le caractère répressif du régime actuel. Il est urgent qu'en tant que force politique du peuple, les démocrates chrétiens cherchent à servir au mieux les pauvres. Ils peuvent choisir d'être isolés et impuissants au sein d'un gouvernement dominé par des militaires répressifs; ou bien ils peuvent être une force de plus dans un projet ample de gouvernement populaire dont la base ne sera pas les forces armées d'aujourd'hui, chaque

jour plus corrompues, mais le consensus majoritaire de notre peuple". (Homélie du 17 février 1980)

"Le colonel Garcia est venu le voir:

-Ecoutez, Monseigneur, certaines rumeurs font état du risque que vous soyez assassiné. Je suis venu vous offrir une voiture blindée et une escorte.

-Colonel Garcia, tant que vous ne protégerez pas réellement mon peuple, je ne peux accepter aucune protection de votre part.

Garcia l'a regardé, furieux. Mgr Romero a poursuivi:

-Pourquoi n'utilisez-vous pas vos voitures blindées et vos escortes pour les familles des disparus, des prisonniers, des morts?

Garcia ne l'a même pas regardé et il est parti en colère. (Rafael Moreno)

"Les chrétiens n'ont pas peur de combattre. Ils savent le faire même s'ils préfèrent le langage de la paix. Mais lorsqu'une dictature porte gravement atteinte aux droits humains et au bien de la nation, lorsque cela devient insupportable et que les voies du dialogue, de l'entente et de la raison se ferment, alors l'Eglise parle du droit légitime à la violence insurrectionnelle. Mais décider du moment de l'insurrection n'est pas de son ressort. La situation me préoccupe mais la lutte de l'oligarchie pour défendre l'indéfendable n'a pas d'avenir. Et encore moins si l'on prend en considération l'esprit combatif de notre peuple. Même s'il y avait un triomphe éphémère des forces au service de l'oligarchie, le cri de justice de notre peuple se ferait entendre à nouveau et tôt ou tard il vaincrait. La société nouvelle vient et elle vient vite". (Entrevue avec Prensa latina, 15 février 1980).

Extraits de *Piezas para un retrato*, Maria Lopez Vigil, ed. UCA, 1993.

LA VALEUR QUE J'ESTIME LE PLUS, C'EST LA SOLIDARITE

Miguel Marmol*

Evidemment, en ce qui me concerne, je me trouve très vieux pour me remettre dans les fatigues d'une insurrection, encore plus pour entrer dans une guérilla. Je sais que je ne sers plus à rien pour prendre le pouvoir. Mais par hasard n'y a-t-il pas assez de jeunes communistes au Salvador? J'ai déjà expliqué que si. Le problème, c'est que les conditions propres à notre pays sont très étroites et contribuent à la lenteur du développement de la lutte. Dans ce sens, je crois très importante l'opinion de certains jeunes camarades qui proposent de mener la lutte anti-impérialiste et anti-oligarchique au niveau centraméricain. Il est vrai que nous avons un organisme régional, la Conférence des

partis communistes centraméricains et du Mexique, mais jusqu'à présent ses activités sont complètement formelles, un échange d'informations entre représentants qui se réunissent chaque fois que Saint Jean baisse le doigt. Notre tradition centraméricaine est un fait. Bien que les bourgeoisies et les *gringos* aient attisé la division, nous sommes en réalité une seule nation coupée en cinq morceaux par ceux qui nous exploitent. Dans mon coeur, je ne sens aucune différence par exemple entre le Guatemala et le Salvador. Je me suis battu dans ces deux patries comme si elles ne faisaient qu'une. C'est peut-être là la solution, qui sait. C'est un travail pour la jeunesse, cela ne fait aucun doute pour moi. Si la jeunesse prend le pouvoir dans n'importe quel pays centraméricain, je ne resterai pas les bras croisés, même si je ne peux plus faire le coup de feu ou me cogner avec la police. Je pourrai partager mon expérience, pendant la lutte et après la lutte. Non pas pour diriger ceux qui se battent, mais pour leur donner des points de comparaison avec le passé afin qu'ils ne répètent pas les erreurs terribles que nous avons commises. A Cuba, de vieux communistes ont pu faire cela, surtout parce que personne ne pouvait nier qu'ils avaient réellement consacré leur vie à la lutte révolutionnaire, qu'il ne s'agissait pas de nouvelles têtes, d'opportunistes qui auraient tenté de prendre en marche le train des vainqueurs une fois passée l'heure des coups. Il n'y a pas de quoi pleurer si on ne peut plus empoigner le fusil et prendre le maquis. Que pleurnichent ceux qui pouvaient et auraient dû le faire mais sont restés comme des vaches à regarder passer le train. Ce que je dis pour la lutte armée est aussi valable pour la lutte légale. Aucun travail révolutionnaire n'est méprisable pour un communiste, même s'il s'agit de balayer et d'épousseter le local où la cellule va se réunir. Mais revenons à nos moutons. Ce n'est pas la peine de jouer les idiots, le communiste isolé n'existe pas. Le travail d'un communiste se fait dans un parti. Nous ne pouvons pas poser ces problèmes d'un point de vue individuel, mais comme problèmes du parti. Si cela nous conduit à faire des transformations dans le parti, il ne faut pas avoir peur de les faire. Dans la conception léniniste du parti, il y a un vaste champ qui permet de faire des adaptations à la réalité nationale. Tout le monde parle de transformer le parti mais les actions concrètes sont peu nombreuses. Ce qu'il faut par contre éviter, c'est que la transformation du parti soit faite dans le but de plaire aux bourgeois et aux petits-bourgeois, qui trouvent toujours le moyen de se glisser dans nos rangs et nous inondent de salive avec leurs palabres interminables. C'est-à-dire que je ne parle pas d'une transformation révisionniste du parti. C'est un travail casse-pieds et difficile qui nous ramène à notre manque de formation, à nos insuffisances idéologiques et à notre grand retard. Parfois, l'opinion des dirigeants communistes latino-américains a du poids seulement parce que nous sommes dirigeants et non parce que nous sommes réellement marxistes. Il y a des communistes qui ne sont pas marxistes au plein sens du terme. Ce qui n'est pas honteux, peut-être même c'est tout le contraire, si l'on se réfère au rôle que nous avons joué, que nous jouons et que nous allons jouer dans notre histoire. Nous adhérons au marxisme, nous acceptons la ligne du parti, nous donnons corps à telle ligne du mouvement

communiste international, mais nous n'avons pas la formation théorique nécessaire. Souvent, nous appelons marxisme le bon sens ou l'intelligence qui nous permet d'analyser un problème. C'est pour cela que nous nous embrouillons quand nous sommes devant un problème qui doit être d'abord résolu dans la tête, comme celui dont nous parlions, la transformation du parti pour affronter les temps nouveaux. Je sais que l'on peut me dire "*Bon, camarade, nous les ouvriers nous sommes donc foutus pour toujours parce que, selon toi, seuls les théoriciens sont marxistes et le parti va donc être l'affaire des intellectuels*". Ce n'est évidemment pas ça. Le marxisme-léninisme, c'est l'union de la théorie et de la pratique. Mais il faut reconnaître que notre patte théorique ne suit pas. C'est un problème que les ouvriers doivent considérer comme le leur, car le parti est à eux. Prenons mon cas, sans aller chercher loin. Pourquoi est-ce que je dis que je suis marxiste? Parce que j'ai quelques vérités fondamentales du marxisme-léninisme dans la tête et que j'ai fait un travail politique comme cadre d'un parti qui tente de fonder son action et sa ligne sur les principes du marxisme-léninisme. Mon parti est le grand trait d'union entre le marxisme-léninisme et moi; s'il dévie, je reste en l'air parce que ma connaissance personnelle du marxisme est très générale et ne couvre pas tous les aspects de la vie et du monde qui me préoccupent. Bien sûr, il y a des domaines où je me défends bien, par exemple l'organisation du mouvement syndical urbain et rural. Mais je n'ai pas lu *Le Capital*, sauf des résumés qu'on trouve par là. Je n'ai pas lu vingt pour cent de ce qu'a écrit Lénine. Je connais mal l'histoire du monde. Bien sûr, quarante et quelques années d'expérience pratique m'ont mis beaucoup de choses dans la tête, mais je sais que c'est insuffisant. En un mot, je suis un marxiste-léniniste qui sait qu'il ignore la plus grande partie du marxisme-léninisme et qui a dans la tête beaucoup de problèmes dont les camarades disent qu'ils ne vont pas avec le marxisme-léninisme, des points de vue dont les camarades disent qu'ils sont incroyables pour un communiste de mon âge, par exemple certaines apparences de superstition, un arrière-goût de religion, etc. Dans ce cas particulier, je crois qu'il s'agit en fait d'un autre problème. Je ne crois ni à Dieu ni à Diable, je ne crois pas au Cadejo ni à la Ciguanaba, mais, comme un bon Salvadorien que je suis, je les ai toujours au bout de la langue. Je ne crois pas que ça ait tant d'importance. Au Salvador, on dit "*Ave Maria Purisima*" comme on dirait "*Quelle andouille!*" ou "*Ah! la vache!*". Ça n'a rien à voir avec l'idéologie. Quant aux choses surnaturelles, je t'ai déjà donné mon opinion. La pratique est la mère de la vérité et je parle seulement de ce que j'ai vu, de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai constaté par mes yeux et mes oreilles. Si quelqu'un trouve que c'est de la magie ou de la superstition, c'est lui qui le dit. Ce qu'il faut faire, c'est la révolution, et on parle du reste après. Cela n'a rien à voir avec le fait que je sois ouvrier. Tout le monde connaît des intellectuels qui sont plus bigots que des béates et plus superstitieux que des sorciers.

C'est nous les ouvriers qui devons le mieux connaître le marxisme, pour ne dépendre de personne, pour ne pas attendre qu'un petit-bourgeois vienne nous montrer comment nous battre

et comment nous libérer. Quand le petit-bourgeois se prolétarise, Saintes Pâques! Mais il n'est plus petit-bourgeois, c'est un des nôtres. Tant qu'il est petit-bourgeois, sa lutte à nos côtés sera celle d'un type bien, d'un homme honorable, d'un ami de coeur et de couilles. Mais les types bien changent, les hommes honorables peuvent se corrompre, les amis peuvent trahir, le coeur et les couilles se fanent avec le temps. Seule, la souffrance de l'exploité demeure. L'exploité ne fait pas la révolution parce que ça lui plaît ou par besoin moral, mais par nécessité matérielle. C'est pour ça qu'il vaut mieux que ce soit nous, les ouvriers, qui allions boire directement à la source, même si cela nous coûte le double d'efforts. Sans rejeter les apports extérieurs, car le camarade Lénine les louait beaucoup.

Je vais mettre fin à mes propos, avant d'avoir une tête de docteur ou de curé. Je voudrais, avant de finir, préciser certaines choses. Par exemple, que mes meilleurs souvenirs sont ceux des moments qui ont suivi l'imminence de la mort, ces moments où l'on se rend compte que l'on renaît. Et puis le voyage en Union Soviétique, en 1930. De toute ma vie, ce qui me remplit d'orgueil, ce que je considère comme le plus grand privilège, c'est d'avoir lutté aux côtés de Farabundo Martí, le symbole du communisme au Salvador. Sur mon lit de mort, mes meilleures pensées iront à Farabundo Martí et à tant d'autres camarades qui sont morts sur le chemin de la libération. Mais je ne veux pas parler seulement de mes fiertés et de mes tendresses révolutionnaires. Je ne crois pas que ce soit un manque d'éducation que de parler aussi de mes haines. La grande haine de ma vie, c'est l'impérialisme et ceux qui le représentent au Salvador, l'oligarchie créole qui nous a massacrés et nous a exploités. La valeur que j'estime le plus, c'est la solidarité des hommes face à l'adversité. Le type d'individu que je déteste le plus, ce sont les opportunistes qui sont dans nos rangs. Je les hais plus que les traîtres, parce qu'avec ces derniers on sait à quoi s'attendre. Je les hais un par un, peut-être plus que l'ennemi de classe, car lui existe par une loi de la société. Je n'ai pas d'ennemis personnels, seulement des ennemis politiques. Evidemment, chacun a ses antipathies, des gens qui ne lui reviennent pas, et c'est vrai que moi aussi, comme le dit la chanson mexicaine, "*je ne suis pas une pièce d'or pour plaire à tous*". (...) J'avoue que ça m'est difficile de me sentir vieux, car, au milieu des difficultés que j'ai connues, j'ai toujours essayé de prendre soin de moi afin de consacrer mes forces à la révolution. C'est d'ailleurs un conseil que je donne aux jeunes: la vie du révolutionnaire est une vie de modération. J'ai pu conserver ma vigueur, bien que depuis l'âge de 50 ans, je prends des pastilles de Testiton, un mélange d'extrait de coq et de taureau qui coûte 50 centimes. La fatigue dont j'ai parlé plus haut est d'un autre type. C'est l'impression de sentir que toute ma vie passée me tombe dessus brusquement comme une montagne qui s'affaisse, entre la tête, les épaules et le coeur. Mais cette fatigue ne me fait pas perdre de vue mes responsabilités révolutionnaires ni fléchir dans la lutte pour la réalisation de mon plus grand désir: la révolution socialiste au Salvador. Ce souhait, je sais qu'il se réalisera tôt ou tard dans tous les pays du monde. Mais je

voudrais voir le socialisme chez nous. Le voir fonctionner une semaine me suffirait. Le dimanche soir, disons, je pourrais mourir tranquille.

* *Miguel Marmol, les événements de 1932 au Salvador*, par Roque Dalton (1966). Miguel Marmol vient de mourir à San Salvador à l'âge de 88 ans.

CELEBRATION DE LA NAISSANCE INCESSANTE

Eduardo Galeano*

Miguel Marmol se servit une autre tournée de rhum Mathusalem et me dit qu'il fêtait le cinquante cinquième anniversaire de son exécution. En 1932, un peloton de soldats l'avait abattu sur ordre du général Martinez.

- J'ai déjà quatre vingt deux ans d'âge, dit Miguelito, mais je ne m'en rends même pas compte. J'ai beaucoup de fiancées. Sur ordonnance de mon médecin.

Il me raconta qu'il avait coutume de se réveiller avant l'aube et qu'avant même d'avoir ouvert les yeux il se mettait à chanter, à danser et à faire des claquettes. Et que cela ne plaisait pas à ses voisins d'en dessous.

J'étais venu lui porter le dernier tome des *Mémoires du feu*. L'histoire de Miguelito est comme l'axe de ce livre, l'histoire de ses onze morts et de ses onze résurrections, tout au long de sa vie de lutte. Depuis qu'il naquit pour la première fois à Ilopango, au Salvador, Miguelito est la métaphore la plus exacte de l'Amérique latine. Comme lui, l'Amérique latine est morte et ressuscitée de nombreuses fois. Comme lui, elle continue à naître.

- Mais il vaut mieux ne pas parler de ça. Les catholiques me disent que tout cela est arrivé grâce à la providence. Les communistes, mes camarades, me disent que c'est le hasard.

Je lui ai proposé de fonder ensemble le marxisme magique, moitié raison, moitié passion et une troisième moitié de mystère.

- Ce n'est pas une mauvaise idée, me dit-il.

* *El libro de los abrazos*



ALLONS, PATRIE, METTONS-NOUS EN CHEMIN

Otto René Castillo*

Pour ne pas que pleurent mes pas,
Pour ne pas que saignent mes mots,
je chante.

Pour ton visage à la frontière de l'âme
qui m'est né entre les mains
je chante.

Pour que personne ne dise : ma terre!
avec la décision de la nostalgie,
je chante.

Pour ce qui ne doit pas mourir, ton peuple,
je chante.

Allons, patrie, mettons-nous en chemin, je t'accompagne.

Je descendrai dans les abîmes que tu me montreras.
Je boirai tes calices amers.

Je serai aveugle pour que tu aies des yeux.

Je serai sans voix pour que tu chantes.

Je devrai mourir pour que tu ne meures pas,
pour que ton visage flamboyant émerge à l'horizon
de chaque fleur qui naîtra de mes os.

Il faut qu'il en soit ainsi, indiscutablement.

Je suis fatigué de porter tes larmes avec moi.

Je veux marcher à tes côtés, étincelant.

T'accompagner dans ton voyage, parce que je suis un homme
du peuple, né en octobre à la face du monde.

Ah patrie

aux colonels qui pissent sur tes murs,

nous devons arracher les racines,

les pendre à un arbre plein de rosée piquante,
violent des colères du peuple.

Pour cela, je demande que nous marchions ensemble.

Toujours

avec les paysans agraires

et les ouvriers syndicaux,

avec celui qui a un coeur pour t'aimer.

Allons, patrie, mettons-nous en chemin, je t'accompagne.

Petite patrie mienne, douce tourmente,
un littoral d'amour élève mes pupilles
et ma gorge s'emplit d'une sylvestre joie
quand je dis patrie, ouvrier, colombe.
Depuis mille ans je m'éveille agonisant,
je me couche cadavre sur ton immense nom,
flottant sur tous les souffles libertaires,

Guatemala, en disant ma patrie, petite paysanne.
 Ah Guatemala,
 quand je dis ton nom je reviens à la vie.
 Je me relève de mes pleurs pour chercher ton sourire.
 Je remonte l'alphabet jusqu'au A
 qui se jette dans le vent, rempli de joie
 et je te contemple à nouveau comme tu es,
 une racine qui croît vers la lumière humaine
 avec toute la pression du peuple qui te pousse.
 Maudits les traîtres, mère patrie, maudits.
 Ils connaîtront la mort jusqu'à la mort!
 Pourquoi des enfants si abjects sont-ils nés d'une mère si
 tendre?

Ainsi va la vie des peuples, amère et douce,
 mais sa lutte trouve des solutions humaines.
 C'est pour cela, patrie, que vont te naître des aurores,
 quand l'homme reverra lumineusement son passé.
 C'est pour cela, patrie,
 que quand je dis ton nom mon cri se rebelle
 et le vent n'est plus le vent.
 Les fleuves sortent de leur cours médité
 et viennent t'embrasser en manifestation.
 Les mers conjuguent dans leurs vagues et leurs horizons
 ton nom blessé de paroles bleues, pur,
 pour te porter jusqu'au cri rocheux du peuple,
 où vivent les poissons aux nageoires d'aurores.

La lutte de l'homme te rachète,
 patrie, petite, homme et terre et liberté
 portant l'espoir sur les chemins de l'aube.
 Tu es l'antique mère de la douleur et de la souffrance.
 Celle qui marche avec un enfant de maïs dans les bras.
 Celle qui invente des ouragans d'amour et de céréales
 et s'offre, ronde, sur la paix du monde,
 pour que chacun aime un peu de son nom :
 un morceau rude de ses montagnes
 ou de la main héroïque de ses fils guérilleros.

Petite patrie, ma douce tourmente,
 chant logé dans ma gorge
 depuis les siècles du maïs rebelle :
 depuis mille ans je porte ton nom
 comme un petit cœur d'avenir
 dont les ailes commencent à s'ouvrir dans le matin.

* Poète guatémaltèque



GUATEMALA: LE PRINTEMPS SANS SACRE

Huberto Estrada*

S'il y a un peuple silencieux et inflexible, c'est bien le peuple guatémaltèque. Les prix Nobel donnés à Miguel Angel Asturias et à Rigoberta Menchu ont une intime relation: dictatures, droits humains, littérature, fiction et réalité. C'est là que l'on voit que les prix Nobel ne suffisent pas.

En même temps que l'ex-président putschiste du Guatemala Jorge Serrano faisait sa proposition de "*paix totale*", le commandement de l'armée lançait, fin 92-début 93, une offensive militaire contre l'insurgée Unité Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque (URNG). La politique de la carotte et du bâton. Il faut préciser qu'au Guatemala est considérée comme insurgée toute position qui remet en cause l'état des choses, un délit qui peut être de fait, de parole, d'écrit, de pensée et même de non pensée. C'est pour cela que la répression a frappé des dirigeants d'organisations populaires et des journalistes. Lorsqu'on croyait que le coup d'état de l'armée et du président Serrano allait marcher, ces derniers pensaient asséoir leur victoire, tellement rêvée, sur l'écrasement du mouvement populaire, la censure des médias et de toute expression, les bombardements dans l'*altiplano*, les persécutions et la répression militaire.

En mai 93, l'offensive militaire et politique avait échoué et les craintes de l'armée, nées des événements salvadoriens, croissaient. Coïncidence, le nouvel an Maya commence en mai. L'argument donné par l'armée aux partis politiques et selon lequel "*ce que nous gagnons sur le terrain militaire, nous le perdons à la table de négociations*" se révélait encore plus faux. C'était là l'idée que les militaires essayaient de vendre aux politiques depuis 92. Ces derniers fondaient leurs accords avec le président Serrano sur la théorie du laisser-faire et laisser-passer -la corruption- revue à la lumière de leur propre interprétation du libéralisme.

Comment a commencé la guerre au Guatemala? Il y a eu des étapes. La première fut celle de la Conquête, dont la majorité de la population indigène subit encore les conséquences. Les héritiers de la noblesse locale campent sur leurs positions, aujourd'hui dans l'agro-exportation, les finances, le commerce. Il y a de nouveaux acteurs, les épées et les arquebuses ont été remplacées par un armement plus moderne. On parle de collaboration internationale pour l'instauration de nouvelles démocraties. Effectivement, dans les départements où la pauvreté est la plus extrême -Chimaltenango, Sololá, Huehuetenango et d'autres- les conquistadors ont imposé leur fameux *Requerimiento*, institution de la Conquête par laquelle on "requerrait" l'asservissement total sous peine d'extermination

totale. On ne se doutait pas que la résistance serait et est toujours totale également. Mais le nouveau *Requerimiento* est aujourd'hui plus complexe. En plus d'être spolié, il faut participer aux patrouilles d'autodéfense civile, que la population rejette directement à Sololá et dans le Quiché.

Ensuite, l'étape 1944-54 a constitué ce que l'on a appelé les dix ans de printemps au pays de l'éternelle tyrannie. C'est le temps qu'a duré ce projet capitaliste, démocratique et appelant à la participation populaire. Qu'un petit pays décide de prendre en main son propre destin, voilà qui n'a pas plu à certains pays civilisés tels que les Etats-Unis. Ils sont donc intervenus, appuyant la vieille oligarchie, lançant une contre-révolution qui dure encore. La résistance populaire est passée à l'offensive avec la naissance, dans les années 60, du mouvement révolutionnaire. En 1982, l'URNG s'est formée et l'armée elle-même reconnaît que sa principale base sociale est constituée par la population indigène.

Le Guatemala a été la première expérience anti-insurrectionnelle en Amérique latine, il a été transformé en terrain d'expérimentation d'une stratégie qui s'appliquerait ensuite dans d'autres pays. Cela a été un fiasco sur le plan politique: la lutte pour la démocratisation, pour les droits humains et les droits des peuples indigènes se poursuit. La résistance indigène dure depuis maintenant plus de 500 ans. Elle n'a jamais reçu d'appui des pays communistes, encore moins des Cubains même si certainement José Martí et le commandant Ernesto Guevara aimèrent beaucoup ce pays. Tous deux y ont vécu et travaillé, ce qui laisse penser que quelque chose de la souffrance, de la résistance et de la lutte de cette terre les a attirés.

Même le mouvement populaire, malgré les continuelles menaces de l'armée, n'a pas reçu d'aide du fantasme du communisme qui, peut-être en effet, n'est qu'un esprit donnant des sueurs nocturnes à l'oligarchie. Mais même sans cela, le mouvement populaire est parvenu à un point quasi insurrectionnel qui a amené l'armée à provoquer le coup d'état de Serrano, destiné à freiner la participation du mouvement civil à la contestation.

Le peuple guatémaltèque a la parole quant à son avenir. Inflexible, l'unique chemin qui l'attend est celui de la résistance et de la lutte. La contre-insurrection a échoué, le coût en est élevé de par les décisions délibérées prises au fil des décennies. 500 ans n'ont pas suffi.

* Avocat et écrivain guatémaltèque, secrétaire général de la Fondation centraméricaine.



C'EST AVEC CETTE MERDE QUE NOUS DEVONS FAIRE LE BONHOMME

José de Jesus "Chuchu" Martinez*

Je voudrais prendre part à l'euphorie révolutionnaire. Parce qu'un révolutionnaire ne s'avoue jamais vaincu. J'ai voulu me convaincre que par le seul fait d'être dans le camp des justes, on est déjà vainqueur. Peu importe qu'ils ne nous donnent la coupe que dans 5, ou 50 ou 500 ans. Notre équipe a déjà gagné dans la mesure où elle se bat et ne dort pas sur les lauriers qu'elle a déjà conquis. Je me dis que la récompense de la lutte révolutionnaire, c'est la lutte révolutionnaire elle-même. De la même manière, le châtement de ceux qui pourrissent leur vie en exploitant les pauvres est cette vie pourrie qu'ils ont. Pour que le châtement soit exemplaire et à la hauteur du crime, on leur a enlevé jusqu'à la capacité de se rendre compte et de sentir la puanteur de leur âme. Par le fait même de lutter dans le camp des pauvres, j'ai le droit d'être reçu par mes amis comme je suis reçu: joyeux, ils m'invitent à manger de la viande et à boire du vin, à plaisanter et à évoquer les morts. Je suis persuadé que j'ai raison. Mais je me lève au milieu de la nuit, je regarde par la fenêtre et l'univers entier me tombe sur les épaules, et la dépression, et la solitude. Je suis profondément blessé, "*le coeur brisé*", comme disait un camarade, et je ne vois pas le bout de ce tunnel obscur qui devient de plus en plus long.

Dans cinquante ans, quand les élèves étudieront l'histoire de leur pays, ils devront lire cet essai. Qu'ils sachent, parce que je suis en train de le leur dire, que ces jours ont été marqués par la honte et l'humiliation. Que l'ennemi, le Nord-américain tout comme l'oligarchie panaméenne, est infiniment mauvais, au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Je souhaite que des événements comme ceux du 20 décembre 1989 ne se répètent jamais.

Vous avez l'obligation de payer notre dette, c'est là notre héritage. L'obligation, car nous sommes vos pères.

Quelque chose s'est terminé au Panama, et pour toujours. Quelque chose, que je crois ténébreux, est en train de commencer. Pour moi, le malheur a commencé à San Blas, dans une belle île appelé Corazon de Jesus, où mon avion a eu un accident.

Aucune vie n'est longue, mais elle peut être ample et profonde. Les ailes de mon avion, puisque c'est à lui que je pense, communiquent cette vocation pour l'ampleur. Toujours ouvertes, en un don de soi-même dont le dernier sens est celui d'un récepteur. Le don total à la réception. Etre totalement disponible à la réception du monde, sans conditions et sans préjugés.

Evidemment, je voudrais que ma vie soit longue, mais je la voudrais surtout ample, et, au moins dans un domaine -un travail, une femme-, je la veux profonde. La sensation de la profondeur est une autre façon de voir la hauteur, qui est la catégorie fondamentale pour celui qui pilote un avion.

La différence essentielle entre la longueur, l'ampleur et la profondeur réside dans le fait que la longueur est une capacité, celle de se prolonger. La longueur est une dimension, qui peut se mesurer en mètres, en pieds, en kilomètres et même en années-lumières. L'ampleur n'est pas une capacité, c'est une chose actuelle, consommée. Elle ne peut être mesurée et traduite en nombres. Une chose ample contient beaucoup, contient tout ou contient peu. C'est une richesse, un capital sur lequel on compte. C'est un peu la même chose avec la profondeur. D'en bas, elle est comme la hauteur, elle se mesure comme une intention et non comme une extension. La profondeur peut être intense, forte. Une seconde intense, quinze minutes profondes peuvent avoir beaucoup plus de profondeur qu'un siècle. Ces idées sont les clés pour comprendre mon avion.

Mon avion, avec ses ailes déployées, volant dans le ciel du Panama ou du Nicaragua, deux patries profondes que j'aime. J'ai été heureux. Si Dieu existait, il serait mort d'envie à me voir assis sur l'humble trône de mon avion.

C'était un vieil avion. Je dis "c'était" parce qu'il est mort il y a peu dans une île appelée Corazon de Jesus. Je ne sais comment raconter les détails de l'accident. Ça me coûte d'y penser. Ça me coûte de me souvenir de lui comme je l'ai vu la dernière fois : ses deux ailes brisées, son train d'atterrissage complètement arraché, l'hélice pliée en deux, tout froissé, cassé, mort.

J'ai le sentiment qu'il a pris les devants pour pouvoir m'attendre. Si tout le monde a son propre enfer, chacun doit avoir aussi son paradis et, dans le mien, il y a un avion qui vole. Je suis dans cet avion, je vois les nuages en dessous, les montagnes, les instruments de vol. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Même si je n'y crois pas, il est impossible que mon avion soit mort.

Comme un malheur ne vient jamais seul, peu après l'accident le socialisme a commencé à s'effondrer à l'Est. L'option des pauvres et des poètes, et des gens intelligents en général. Puis vint l'invasion du Panama, la griffe du tigre sur le visage d'un enfant. Puis les sandinistes ont perdu les élections au Nicaragua. Tant de muchachos sandinistes tués, pour que les riches reviennent au pouvoir. Mort inutile de ces héros très purs, avec lesquels j'ai partagé le pain, le verre de vin, la chanson, l'espoir et la douleur de la mort des camarades qui tombaient constamment. Sûrement que Tomas Borge ne peut pas dormir. Comment affronter le souvenir de ces morts qui rôdent dans les songes parce qu'ils ne savent plus au aller?

Mon cas est beaucoup plus simple. Je peux parler de l'avenir au général Torrijos et même aux enfants en les regardant dans les yeux. Le Panama, c'est ça. Ce tas de morts, ce ministre de l'intérieur et de la justice, cette fille embrassant un soldat de l'armée d'invasion, ces membres des Bataillons de la dignité qui tentent d'empêcher le saccage d'un supermarché par des gens heureux, qui ne leur prêtent aucune attention.

Mais le Panama, c'est aussi ces manifestations populaires, de plus en plus fréquentes et nombreuses, qui lancent des slogans anti-impérialistes dans ce pays militairement occupé. "Pim, pom, fuera, que se vaya la gringuera!", "Fuera fuera fuera el asesino, que un veinte de diciembre en mi tierra vino!". Sous l'oeil torve des soldats étatsuniens, en leur présence physique et immédiate. Je les ai vues.

Le Panama c'est ça, et c'est ça que je suis. C'est peu, mais c'est tout ce que nous avons. C'est l'héritage que nous vous laissons, les matériaux pour construire l'avenir. Et aussi le passé. Car l'histoire, comme la vie elle-même, est rétroactive. Comme disait Torrijos à propos de l'homme du futur : "C'est avec cette merde que nous devons faire le bonhomme".

* José de Jesus Martinez, *La invasion de Panama*, Causadias Editores, Santa Fé de Bogota, Colombia, 1991. Chuchu Martinez, Panaméen d'origine nicaraguayenne, est mort en 1992, à 62 ans. Docteur en philosophie, professeur de logique et de mathématiques, il s'engage sur le tard dans la Garde nationale panaméenne. Il a laissé une oeuvre variée (poésie, essais, théâtre). "Mi general Torrijos", son livre sur le général dont il a été le garde du corps, le conseiller et l'ami, a obtenu le prix *Casa de las Americas*.

UN IMPATIENT QUI ANNONCE D'AUTRES TEMPS

Une entrevue avec Eduardo Galeano et Tomas Borge, par Iosu Perales*

Eduardo, auteur magique de la trilogie des *Mémoires du feu*, incapable de faire part d'une idée ou d'un sentiment sans l'avoir auparavant perçu en fermant les yeux; Tomas, guérillero et poète qui cherche la révolution sur le visage des enfants: tous deux sont là, en face de moi, pour parler de celui que nous aurions voulu être, même pour un petit moment, le Che Guevara.

Iosu Perales: Nous pourrions commencer par parler de la personnalité du Che. Il laisse voir à travers ses écrits et son attitude sa conception du rôle de l'homme dans la transformation de la société, le recours permanent à l'utopie du communisme...

Eduardo: On l'accuse souvent d'être volontariste parce qu'il insiste beaucoup sur le facteur humain. Mais je crois que ce n'est pas du volontarisme dans le sens bourgeois du terme,

simplement une manière de réhabiliter la réalité contre certaines conceptions déterministes, mécaniques, dont Marx n'est pas responsable, qui dénie toute liberté à l'homme. Le Che rend à la conscience le rôle qui lui revient dans l'histoire de l'humanité. Les conceptions économicistes du marxisme trahissent celui-ci en le réduisant à un simple mécanisme d'horlogerie.

Tomas: Le Che a insisté sur le fait que l'homme est l'artisan des changements, sans pour cela négliger le développement des forces productives et les contradictions sociales. Et il s'est appliqué cette conception à lui-même, essayant d'être un exemple vivant de ses propres idées. Un tel caractère entier n'est pas commun. Il était doué et utilisait tout, même l'ironie, pour la défense des pauvres. Lorsque j'ai vu son corps mort, son visage était plein de vie, plein d'insolence envers les exploités. Il avait un sourire étrange.

Eduardo: Il n'y avait pas de contradiction entre ce qu'il disait et ce qu'il faisait, c'est ce que ne lui pardonnent pas les dogmatiques. Il a méprisé le pouvoir et l'argent, il a risqué sa vie, dénonçant ainsi les adeptes de la double morale. Pour dire qu'il fallait faire attention à la cupidité et à ses pièges, il signait les billets de banque Che lorsqu'il était président de la Banque Nationale de Cuba. Il a mis en garde contre les concessions que l'on fait à l'égoïsme et sont capables d'en finir comme par magie avec la révolution, contre ces pièges qui survivent au capitalisme et peuvent faire échouer la construction d'une société nouvelle.

Iosu: Vous parlez d'un être humain exceptionnel. Je me demande si nous n'avons pas fini par idéaliser le Che, par le mythifier par besoin d'un nouveau dieu.

Eduardo: Après sa mort, le système a été confronté à un Che trop dangereux. Il a alors tenté d'en faire un bien de consommation, un genre de Buffalo Bill de gauche. Que la gauche l'ait mythifié n'est pas grave car il s'agit d'un mythe vérité et non d'un mythe mensonge. Il est certain que le Che a pu se tromper sur certains points. Par exemple, l'échec en Bolivie ne s'explique pas seulement par la trahison de la gauche bolivienne. Le moment et le lieu étaient mal choisis. Le lieu était désert, dépeuplé; en plus il y avait eu une vague réforme agraire et la situation n'était pas telle que le pensait le Che. Il y a eu un dialogue de sourds entre le foyer guérillero et le paysage social, entre ce qui était censé être l'étincelle qui allait mettre le feu à la plaine et la plaine qui n'était pas propice à être incendiée. Le Che et son groupe étaient dans une solitude totale. Mais en ce qui concerne son message essentiel, il ne s'est trompé ni de lieu ni de moment. Or, ce message a été voilé par une image qui finalement le trahit, ou du moins le réduit, l'ampute de l'essentiel.

Tomas: Quel est l'essentiel du message du Che? Ce n'est pas d'avoir eu raison ou non en Bolivie, c'est sa conception stratégique globale de la libération des peuples latino-américains, qui déborde largement la stratégie du "foquisme".

Il disait qu'il fallait se nourrir de la vie même, de l'expérience et se perfectionner en chemin.

Eduardo: Les faits lui donnent raison. Sa conception d'une extension de la révolution, pour éviter l'isolement, est importante. La révolution doit s'enrichir d'appuis sur le continent et je crois que le Che a toujours eu le souci que Cuba ne finisse pas comme une exception à la règle, une tache sur la surface du globe.

Iosu: Je ne crois pas que le "continentalisme" du Che ait été une espèce de stratégie monolithique pour l'Amérique latine.

Eduardo: L'histoire de l'Amérique latine est une histoire folle, notre réalité est multiple et complexe. C'est pour cela que les recettes toutes faites y échouent tôt ou tard, elles se désintègrent au contact accidenté de la réalité. Le Che ne s'est pas trompé lorsqu'il a dit qu'un changement qui n'est pas profond ne sert à rien et que les changements profonds passent par une violence nécessaire. Mais il a dit aussi qu'il ne faut pas se tromper, que la lutte armée, pour servir à quelque chose, exige certaines conditions. Il a précisé que lorsqu'il existe des espaces politiques pour se battre, il faut être prudent sur la question de la lutte armée afin de ne pas commettre d'erreurs. Or, beaucoup de ces erreurs ont été commises au nom du Che et malgré son conseil.

Iosu: Le Che disait que les classes populaires au pouvoir doivent liquider progressivement les relations mercantiles et remplacer les rapports d'argent par les richesses de la coopération.

Eduardo: Il était préoccupé par la question de la démocratie réelle, comprise non pas comme un rituel vide, comme une messe sans Dieu à la mode de la bourgeoisie libérale, mais une démocratie conçue comme un exercice du pouvoir du peuple. Il savait que société de consommation et communisme entrent en contradiction. L'abolition de l'argent serait le meilleur hommage à rendre au Che car il le haïssait.

Tomas: On n'a pas assez dit aussi que le Che était un ennemi mortel de la bureaucratie. Sa conception de l'homme et du socialisme est anti-bureaucratique. Et cependant, beaucoup d'excès bureaucratiques, ennemis de la spontanéité de la vie, sont commis au nom du Che, comme s'il avait placé l'Etat au-dessus de l'homme.

Eduardo: Selon moi, sa pensée sur ces questions-là s'appuie sur deux piliers. Tout d'abord, le peuple est acteur, il ne doit pas être mené par l'oreille par des bureaucrates qui s'arrogent le droit d'usurper son rôle. Les classes populaires doivent exercer réellement le pouvoir et pas seulement juridiquement ou théoriquement. D'autre part la solidarité doit être au centre de la vie et non la cupidité. C'est-à-dire que sa conception est celle d'un socialisme qui transforme ses propres acteurs. C'est pour cela que le Che mettait l'accent sur les stimulations morales, parce que pour lui le socialisme était une aventure, pas seulement

le geste matériel de donner à manger à ceux qui ont faim, de sauver les enfants qui meurent comme des mouches dans nos pays capitalistes sous-développés, de construire des écoles et des hôpitaux. C'est tout cela, le socialisme, mais c'est surtout un fait moral car ce développement matériel doit servir à la transformation de l'homme. S'il ne change pas la conscience de l'homme, s'il ne fait pas de celui-ci un frère pour l'homme, le changement social ne sert à rien.

Iosu: J'aimerais que vous me parliez un peu de cette sorte de convergence historique qu'il y a eu entre le Che et Fidel.

Tomas: Un de ses aspects a été leur accord total quant à leur conception de la solidarité avec les autres peuples. Je peux affirmer en connaissance de cause que Cuba a fait plus que remplir son devoir révolutionnaire en matière de solidarité, pas seulement avec le Nicaragua, et cela est en relation directe avec les conceptions du Che et de Fidel. Je crois qu'ils forment à eux deux comme une sorte de tronc commun. Le Che admirait Fidel à cause de la communication exceptionnelle que celui-ci a toujours maintenu avec le peuple cubain. Par ailleurs, aujourd'hui, à Cuba, on reprend plus que jamais la pensée du Che.

Eduardo: Après la mort du Che, il a manqué un interlocuteur à Cuba. Je crois que le parcours de Cuba s'est ressenti de l'absence du Che, qui était comme une espèce de conscience critique.

Iosu: Est-ce que le Che vit encore?

Eduardo: Sur une terre comme l'Amérique latine, gravement atteinte d'impuissance et où, au nom du réalisme, on prêche la résignation, l'attente et encore l'attente, l'espoir est fatigué d'attendre. Le Che est un impatient, un homme d'espoir et pour cela un prophète, il annonce d'autres temps. Nous aurons la patience d'attendre son retour, il ressuscite en chacun de ceux qui croient à ce en quoi il croyait, il ressuscite dans les grands mouvements populaires de libération sur nos terres qui jamais n'ont été condamnées par aucun Dieu au malheur qui les frappe. -(ANN)

* Cette entrevue est extraite du livre "Querido Che", ed. Revolución, Madrid.

EN BREF

MANAGUA EN ROUGE ET NOIR. Le 14ème anniversaire du triomphe de la Révolution a donné lieu le plus grand rassemblement jamais vu depuis le 10ème anniversaire, en 1989. La place de la Révolution était trop petite et la foule avait envahi les abords du théâtre Ruben Dario. Les jours précédents, les nombreuses fêtes dans les quartiers avaient laissé présager un tel succès, qui s'explique par divers facteurs. Tout d'abord, une grande envie de recommencer à se battre. Ensuite, la

publication les jours précédents d'une lettre signée par 29 cadres et personnalités du FSLN dans laquelle ils affirment que le dialogue avec le gouvernement n'a porté aucun fruit et que le FSLN doit se placer résolument dans l'opposition. Enfin, quelques jours avant, une manifestation du Parti libéral constitutionnaliste, du somoziste Arnoldo Aleman, qui avait rassemblé au moins 20 000 personnes sur la même place (et au cours de laquelle, soit dit en passant, Aleman avait fustigé les "internationalistes terroristes").

GOVERNEMENT D'UNION NATIONALE ET CONGRES EXTRAORDINAIRE. Lors de la manifestation du 19 juillet, Daniel Ortega a annoncé que le FSLN était favorable à un plébiscite et à la constitution d'un gouvernement d'unité nationale, c'est-à-dire à des élections anticipées. Il a également convoqué à un Congrès extraordinaire destiné à établir le programme de gouvernement du FSLN et à rénover toutes les structures du parti, y compris la Direction nationale. Ces positions nouvelles ont redonné de l'espoir à la base et relancé le débat. Les autres forces politiques et le gouvernement ont par contre fait la sourde oreille. Il existe, même au sein du FSLN, des interprétations un peu différentes de ce que peut être aujourd'hui un gouvernement d'union nationale.

ESTELI SOUS LE FEU. Le 21 juillet, à 14 h, les Forces révolutionnaires ouvrières et paysannes (FROC), un groupe armé de recombats composé en grande partie d'anciens militaires et combattants du ministère de l'intérieur, sont entrées dans Esteli, prenant position en différents points stratégiques. Les détachements locaux de l'armée et de la police ont immédiatement reçu d'importants renforts en hommes et matériel de guerre (tanks, hélicoptères). Le 22 au matin, le FROC n'avait toujours pas été délogé et les combats continuaient. On comptait déjà au moins 15 morts et plus de 50 blessés (chiffres officiels). Le FROC a publié une liste de revendications économiques générales (en particulier une aide aux petits et moyens producteurs et à la petite et moyenne industrie) et locales, mais le gouvernement a annoncé qu'il ne négocierait pas et jugerait ceux qu'il estime être de simples délinquants se protégeant derrière des exigences économiques. Il semble que le FROC ait reçu l'appui d'une bonne partie de la population. On avait noté ces dernières semaines que le mouvement populaire à Esteli avait atteint un bon niveau d'organisation. Des combats ont également eu lieu à Condega, Ocotal et Pueblo Nuevo. Le FSLN a condamné cette action, répétant que le peuple est las de la guerre, mais il a demandé une nouvelle fois au gouvernement de s'attaquer aux problèmes économiques qui l'ont provoquée. -(ANN)



Chers lecteurs,

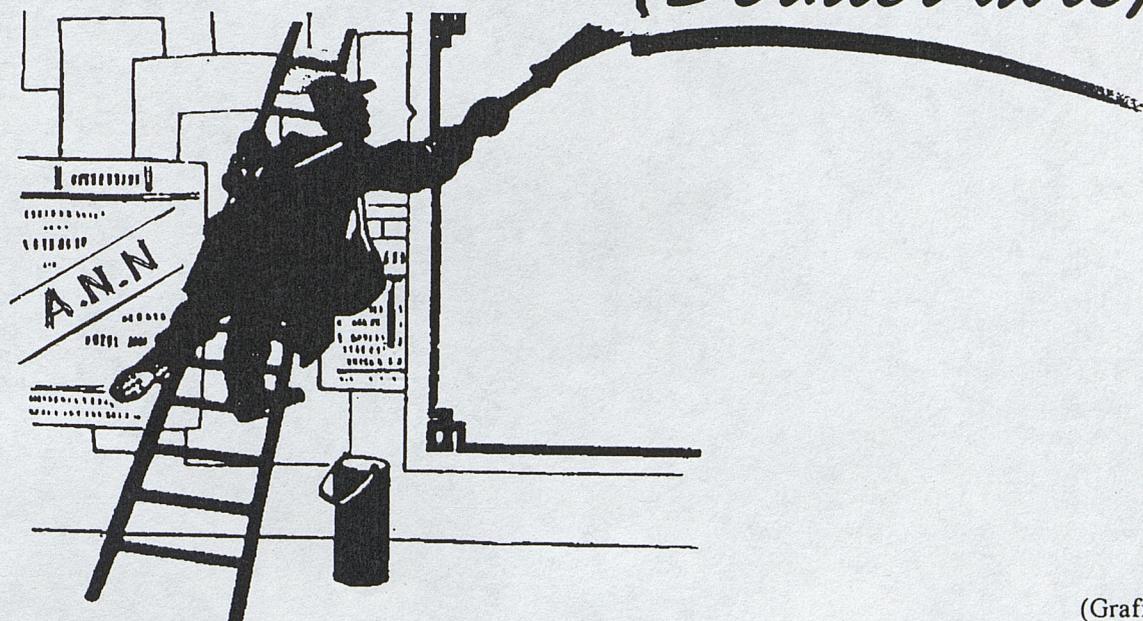
Ainsi que nous vous l'avons annoncé en janvier dernier, ce bulletin sera le dernier à être publié en français par l'ANN. Pour des raisons essentiellement financières, nous avons décidé de mettre fin à cette publication dont le nombre d'abonnés ne permet plus la survie. Nous avons conçu ce dernier bulletin comme un hommage spécial à ceux qui ont lutté, qui luttent et qui lutteront pour la justice et contre l'impérialisme en Amérique centrale.

Nous vous remercions pour l'intérêt que vous avez manifesté pour l'information que nous vous proposons en maintenant votre souscription jusqu'à ce dernier numéro. Nous remercions en particulier tous ceux qui nous ont soutenu de mille façons au cours de ces années.

Ceux d'entre vous qui souhaitent continuer à recevoir de l'information sur l'Amérique centrale peuvent s'abonner à:

- Volcans (14 rue de Nanteuil, 75015 PARIS)
- Bulletin ANN, en allemand (Gert Gust, Heyst.7, 4000 Dusseldorf Allemagne)
- Envio, en espagnol (Aptdo A-194, Managua, Nicaragua).
- Barricada internacional
 en allemand : Verlag Ihof Wiesewef 19, d-5300 Bonn
 en anglais : Po Box 410150 San Francisco 94141 USA
 en espagnol : Apto 23296 08080 Barcelona Espagne
- Pensamiento propio (en espagnol). Apto C-163 Managua

*Proletaires de tous les
pays, unissez-vous!
(Dernier avis)*



(Graffiti à Bogota)